

4 mars 2022

*Michel Linossier – Ancien peignier.**Didier Lazzareschi – Chargé de mission pour le Parc Naturel régional du Pilat.**Les Parcs naturels régionaux ont pour mission la protection et la valorisation des patrimoines naturels, culturels et paysagers des territoires ; par la mise en œuvre d'une politique innovante et respectueuse de l'environnement en matière d'aménagement du paysage et de développement économique et social.**Jacqueline – Médiatrice au Musée de la Tresse et du Lacet.**Pour une réunion de captation de savoir-faire au Musée des Tresses et Lacets, Didier vient me chercher à la Gare de Saint-Chamond, juste au-dessus de Saint-Étienne, à 13h, sur le chemin pour nous rendre au Musée des Tresses et Lacets, il m'explique l'avancée de sa formation sur K-Process et les enjeux des captations de cet après-midi.**Mon rôle est de photographier, écouter et noter les anecdotes que la personne détentrice du savoir-faire souhaite transmettre en plus du geste. C'est cette partie subjective et émotionnelle que je capte par le biais du son et de l'image.**Le Musée de la Tresse et du Lacet est un musée dont l'avenir est incertain, fermé au public pour l'hiver, il est l'un des derniers lieux de démonstration de la fabrication de tresses et lacets, savoir-faire qui était présent à Saint-Chamond et dans la vallée du Gier. Dans ses sous-sols, le musée conserve un nombre impressionnant de métiers à tresses, récupérer à la fermeture des anciennes usines.**Actuellement, le musée a un statut d'association, avec deux médiateurs à mi-temps lorsque le musée est ouvert et des bénévoles. La Directrice du Musée, âgée de plus de 70 ans, est une passionnée de l'histoire du textile dans le Pilat.**Lorsque nous arrivons devant le musée, une grosse camionnette blanche arrive en dérapant sur les graviers. En sort, un visage familier, Michel Linossier, présent à la précédente réunion autour des captations – en visio –, sort du véhicule. Il a un chapeau de cow-boy orange pastel assorti à sa doudoune orange vif. Il sourit, parle fort, serre la main, rigole. Il a un rire caractéristique, un souffle un peu aigu. Il rayonne d'énergie. Il blague sur son âge, je suis incapable de savoir le vrai du faux, 50 ? 60 ? 70 ?**Nous entrons dans le musée des Tresses et Lacets, Jacqueline, employée saisonnière à mi-temps nous accueille.**Didier explique que c'est une antenne émaus de l'Isère qui l'a appelé en disant : « On nous a déposé un truc on sait pas ce que c'est mais on pense que c'est un objet historique, ça nous embête de le mettre à la vente. Est-ce que ça vous intéresse ? »**Jacqueline**Il faudra que je vous fasse un papier pour le don. C'est une très belle machine. Nous pouvons proposer un cartel à la personne qui l'a découverte si nous l'exposons.**Une dame arrive, emmaillottée dans une longue doudoune noire, les mains enfoncées dans ses poches, des ughs aux pieds. Émeline est une des bénévoles du musée, elle vient suppléer à l'accueil cet après-midi. La médiatrice qui avait monté la Maison des Tresses et Lacets, c'est Sarah Revil. Après quelques années, elle est devenue tresseuse d'art à part entière. Elle est aussi secrétaire de l'association des Nouveaux Ateliers du Dorlay.**Lorsque je me représente, Michel Linossier tique,**Ah Josette Schmelzle, je l'aimais beaucoup. J'étais peignier, je fournissais les peignes. J'ai beaucoup travaillé avec elle, on avait une relation de fournisseur à fournie mais ça allait un peu plus loin que ça quand même. Pour capter les souvenirs des gens il faut te dépêcher parce que je fais partie des plus jeunes et je suis très loin d'être un perlant de l'année ! Je connais une tisseuse qui a travaillé chez Josette, je peux demander à ma femme son contact, on a à peu près le même âge. Elle était tisseuse mais souvent les tisseuses savaient faire beaucoup de choses, surtout à l'usine Perrier, chez les tissages Schmelzle.**On traverse la cour du musée, à droite une roue à aube encastrée dans le bâtiment de pierre apparaît par une ouverture de la façade, elle est reliée à un axe d'acier dont l'engrenage transfère la force de l'eau en énergie, en actionnant un autre engrenage. Auparavant, c'est toutes les machines du bâtiment qui étaient raccordées à cette source d'énergie, plus de 120. En dessous, on voit la pierre et un canal par lequel l'eau s'enfuit. Au-dessus du bâtiment se trouve le canal de retenue. Sous un porche sont exposées de vieilles machines à tresses, chacune a une taille et un mécanisme différent, le parcours de bobine dessine pour chaque machine un nouveau modèle de galon.**On arrive à une petite salle, juste avant les salles d'expositions (sont exposées les créations des étudiants de Saint-Étienne, réalisées lors d'une semaine de workshop à la Turbine, un lieu de mise en commun de machines et savoir-faire liés au textile). La porte est vitrée, on entre, il fait froid, ça sent la clope. Au milieu de la pièce, une table et 4 chaises. Mécaniquement tout le monde s'assied.**Michel**Je n'ai pas vraiment cédé mon matériel de peignier. J'ai cédé le matériel que j'avais conservé dans la maison familiale et qui n'avait jamais été déménagé à l'atelier où je travaillais. Donc ce n'est pas le matériel que j'utilisais au quotidien pour fabriquer des peignes. Celui-là, au moment de la liquidation, est parti à la ferraille et je ne sais où. On a refusé de me le dire. Parce que j'ai fini en dépôt de bilan, je me suis arrêté j'avais plus de clients. J'ai demandé à récupérer le matériel qui avait été saisi parce qu'il était historiquement très intéressant on a refusé de me donner le nom du ferrailleur. J'avais un exemplaire de toutes les machines existantes sur les deux derniers siècles. Et comme j'ai été le dernier et bien derrière moi il n'y a plus rien. Étant le dernier peignier de France, j'avais racheté toutes les machines de mes collègues qui fermaient au fur et à mesure. Et en plus, j'avais les machines que j'avais amélioré et modifié au cours de ma carrière, tout ça a tout disparu.**Le remettage fait aussi parti de mon métier, je l'ai pratiqué parce qu'historiquement c'était la femme du fabricant de peignes qui faisait cette chose-là. Ma femme ne l'a jamais fait, mais ma grand-mère l'a fait. Mon grand-père était peignier et mes parents étaient peigniers. Et mon grand-père est mort en 41 et je n'étais pas né malgré mon âge canonique. Et quand moi j'ai repris, j'ai remis en route cette activité, en la modernisant et en la mettant au goût du jour.**Nous retraversons l'accueil et la boutique du musée. Nous entrons dans la salle d'exposition du musée, les métiers à tresses et lacets sont alignés sur plusieurs rangées. En tête de rangée, une canetière. Sur la table du fond est posée une grosse règle en bois, à ces côtés sur fond blanc, sont déposés magistralement le fuseau, la canette et la passette.**Une sorte de mise en scène pour isoler le geste du bazar de l'atelier-musée. Se posent les questions de la lumière, le toit est fait de shed qui font des entrées lumineuses, mais pour la caméra ce n'est pas suffisant. Nous ramenons les projecteurs de la salle d'expo.**Jacqueline**Les lacets Folies c'était une marque de la maison, on avait les lacets Folie et Galon Haute Nouveauté, ils*

vendaient à des grossistes qui redistribuaient aux boutiques.

Michel

Lorsque j'étais peignier et que j'avais mon entreprise, un truc que mes ouvriers ne supportaient pas c'est que, par moment, d'un coup, à l'oreille j'entendais un truc qui allait pas. J'allais voir et je lui disais « ta machine est mal réglée », il devait se dire « qu'est-ce qu'il vient m'emmerder ce vieux con ». Mais j'entendais ce son et c'était effectivement mal réglé! Je suis pas capable d'expliquer comment ce son se produisait... parce que les machines étaient faites d'une même manière, je comprends même pas pourquoi elles ne faisaient le même bruit, je peux même pas expliquer quel bruit j'entendais. Seulement, je disais, « tient, y a quelque chose qui ne va pas. » et je me suis jamais trompé. Jamais, jamais. Et j'ai jamais appris mon métier non plus.

Didier

Tu connais André Viallat de la Maison de la Passementerie de Jonzieux ? La Maison de la Passementerie a un métier qui tourne encore. Un jour, on était devant le métier en fonctionnement, et André était dos au métier. À un moment, sur une canette, un fil a cassé donc ça a fait un léger bruit. Sur le métier il y a 16 canettes ! Il s'est tourné, et il a été tout de suite vers celle qui avait cassé.

Michel

C'était comme ça, je ne peux pas l'expliquer. Les gens disent « tu connais ton métier de peignier ». Je leur réponds non c'est normal. C'est simple, le jour où j'ai su marcher j'étais dans l'atelier : j'ai toujours entendu, j'ai toujours vu et j'ai pas eu besoin d'apprendre ! C'est comme ça je n'ai aucun mérite à connaître mon métier, vraiment aucun. Après, il y a quand même eu du travail... C'est si j'avais pas été bon que ça aurait été extraordinaire. Les fils de peigniers étaient peigniers, il y a un côté logique par ce que tout gamin on est baigné dans le truc, donc on s'imprègne, on le sait.

On parle des usines de tissages de la région puis de Saint-Julien. Avec Didier, nous discutons de la possibilité de faire revenir, avec l'aval de Delphine et Franck, les gareurs dans l'usine Perrier afin qu'ils nous montrent directement leur savoir-faire sur les métiers encore présents. Michel est dubitatif quant au temps nécessaire à la remise en marche des métiers.

À la sortie de la Maison des Tresses et Lacets, Didier propose d'aller voir les ateliers de La Turbine Créative X les Ateliers du Dorlay. D'anciens bâtiments au cœur du village de Saint-Chamond ont été revalorisés en ateliers. Ces espaces permettent aux artisans du territoire de mettre en commun machines et ressources. Des cours, workshop et rencontres sont proposés sur inscriptions aux habitants afin de dynamiser l'activité locale. Les artistes étaient présents à Saint-Julien-Molin-Molette lors du salon des métiers d'art l'Objet qui parle.

Didier

Il faut accompagner les artisans du Parc dans leur quotidien, les sortir de l'isolement.

Une artisanne

On essaye de produire un lieu d'effervescence créative. Mais dernièrement, on n'a pas réussi à faire venir les gens aux dernières formations professionnelles. L'intervenante venait de Londres, donc le stage était cher, trop cher pour le public du Parc et on n'a pas eu assez d'inscriptions donc on a annulé. Par contre, les étudiants en Textile des Beaux-Arts de Saint-Étienne sont venus travailler ici une semaine, en collaboration avec la Maison des Tresses et Lacets. C'était intéressant de voir les liens entre les lieux et les disciplines. On essaye de dynamiser le lieu, de le faire repartir, on a fait un café causette, là il y a eu du monde.

Sur le parking en face de la Turbine, Didier et Michel expliquent leur rendez-vous de la veille, avec la conservatrice du Musée de Saint-Étienne. Ce rendez-vous leur a permis d'explicitier la démarche du Parc et l'urgence de réaliser les captations des savoir-faire. Les savoir-faires sont pour la plupart dormants ou éteints. Le Parc et le Musée de Saint-Étienne voient dans les captations vidéo du patrimoine industriel, des outils de valorisation de l'Histoire du territoire. Lors de leur rendez-vous, Michel et Didier ont négocié le droit d'utiliser les anciens métiers de Michel, qu'il a cédé au Musée quelques années plus tôt. Ces machines et outils sont entrés dans l'inventaire du Musée et sont devenus des objets du patrimoine. Pour capter pouvoir faire la démonstration des gestes du peignier, ces objets ont besoin de réparations. Les objets de patrimoine sont destitués de leur fonction première pour un nouveau statut. Devenus précieux, ils ont une fonction testimoniale et culturelle. Remettre en route les machines, c'est prendre le risque de les endommager. Les sortir de l'inventaire, les réparer afin de les utiliser à des fins documentaires, cela pose la question de la propriété, de la légitimité de la restauration et de la vie des objets une fois entrés dans une collection muséale. Ainsi que l'intérêt porté à l'objet. Est-il plus intéressant pour un musée de conserver l'objet -matériel- en l'état ou de capter le geste et le savoir-faire -immatériel- propre à son usage premier ?

Michel

Les peignes type jet d'air, je les faisais, j'ai été un des premiers au monde à avoir la machine qui les fabriquait, parce que c'était moi qui l'ai fabriquée. C'est un truc qui me fait rire, parce que j'ai même eu les Japonais qui sont venus me voir pour ça. Ils y croyaient pas, les mecs étaient à la base des métiers, ils s'étaient démerdés pour fabriquer les peignes à la main. Moi j'ai vu ça, et quelques années après j'avais conçu une machine qui les fabriquait. Mais je pense que là, j'ai raté un coup effectivement, mais bon le pognon ça a jamais été mon truc. Si à l'époque j'avais été plus malin, il devait y avoir moyen de se faire embaucher ou de déposer un brevet. Mais bon, j'avais 30 ans, j'étais un peu coron, ce qui n'a pas vraiment changé mais bon. Et puis en plus à l'époque j'imaginais pas que j'allais pas finir ma carrière là-dedans. Même chose on m'avait proposé d'aller diriger une usine aux États-Unis... mais bon. J'ai aucuns regrets. Aucun regret.

Sur le retour dans la voiture, Didier explique,

Michel il ne faut pas trop le pousser sur son passé. Ça a été très douloureux pour lui d'arrêter son activité. Je l'ai vu plusieurs fois témoigner de son histoire et se mettre à pleurer. Encore maintenant, alors que ça fait longtemps, il a arrêté en 2005, ça reste douloureux pour lui.



C'était une entreprise familiale. Et il y a le fait que toutes ses machines sont parties, il ne sait même pas où. Il n'a rien pu faire. Il l'a très mal vécu. Les pièces aux yeux des huissiers ne valaient rien, mais lui il avait la conscience de la valeur patrimoniale et historique de chacune. Vu que c'était le dernier à faire ça, il n'y avait aucune entreprise pour reprendre. Elles ont toutes été détruites.

En soit, le patrimoine du PNR n'a pas de valeur marchande, les métiers à tisser à l'usine Perrier Schmelzle, ils valent rien, ils valent leur poids de la ferraille. Il y a eu pire dans l'histoire du textile en France. Nous avons été en relation avec un propriétaire d'une ancienne usine, il disait que quand il a racheté les murs de l'usine il n'y avait plus rien, tout avait été démonté. C'était une usine de tressage. Il nous a expliqué que dans les années 70, quand une usine arrêtaient son activité, l'État payait ses propriétaires pour détruire leurs outils et leur matériel textile, pour être sûr que l'activité s'arrêterait bien. Il y avait des subventions à la casse du matériel. L'État a considéré que l'activité textile c'était terminé en France. Il y a eu toute une politique d'oubli et d'effacement de l'activité. Même à Saint-Étienne, dans les années 70, quand le textile s'est cassé la figure, presque toutes les usines ont dû arrêter. Et finalement ont survécu les entreprises qui s'étaient positionnées sur du haute-gamme ou le textile technique. Le Pilat a la chance d'être un territoire rural à proximité de métropoles. Les anciens ouvriers ont retrouvé du boulot dans les villes. Michel, après la fermeture de son atelier, il s'est reconverti, il est ingénieur et a une intelligence certaine pour les mécanismes. Il a travaillé à l'amélioration de machines industrielles, y compris hors du textile, il ajoutait des fonctionnalités aux machines selon les besoins de chaque production.

Je lui fais remarquer que le projet de captation est financé par la DRAC, donc indirectement par l'État.

L'État n'a jamais été à court de contradictions...

Le Parc Naturel Régional du Pilat a commencé à travailler sur le patrimoine textile à partir de 2013. Le Parc a accompagné la création de la Maison des Tresses et Lacets. Il y a toujours eu des actions reposant sur des bénévoles locaux, l'implication citoyenne... mais pas grand-chose de formalisé et financé autour du patrimoine. À l'échelle du territoire, nous étions dans une période où le patrimoine textile, plus personne ne voulait en entendre parler. Les gens qui avaient bossé dans les usines pendant des années n'ont plus voulu entendre parler du textile. Et ce n'est qu'à partir d'une date relativement récente que les gens ont commencé à se ré-intéresser à ce patrimoine et à vouloir le revitaliser, le revaloriser. Mais des années 60 aux années 2000, il y avait une chape de plomb posée sur le sujet.

Mais tout ça ce n'est pas documenté. Il y a encore une histoire générale du textile dans le Pilat à écrire, car cette histoire est peu documentée et commence à disparaître.

02 juin 2022

Depuis Mars dernier, le projet a été mis en pause car tous les membres du Parc travaillent à la rédaction de la nouvelle charte « Destination 2041 ». Avant octobre 2025, le Parc du Pilat doit renouveler sa charte et établir, en concertation, un nouveau projet de territoire. C'est à partir de ce projet que l'État attribuera, ou non, le label « Parc Naturel Régional » au massif du Pilat pour la période 2026 – 2041. Et au sein de l'équipe, seules deux personnes sont chargées de la valorisation du patrimoine et de la culture sur le territoire.

Fin Mai, Didier m'a envoyé un mail afin de trouver une date de reprise des captations de la technique du tressage. Nous fixons le 02 juin, rdv Gare de Saint-Chamond, puis direction la Terrasse-sur-Dorlay afin de continuer les captations au Musée des Tresses et Lacets.

De son côté, Michel, ces derniers mois a essayé de collecter des matières et du matériel pour remettre en service la machine à fabriquer des peignes du Musée d'Art et de l'Industrie, mais cela semble plus long que prévu.

Michel

Mon contact pour fabriquer des peignes c'est un monsieur qui faisait le même métier que moi, il était peignier. On a une chance fabuleuse car il a encore son atelier complet à Maclas. Il a gardé son atelier dans son jus, dans l'état où il était quand il s'est arrêté de travailler. J'ai appelé Fanget il y a un mois, il m'a dit qu'il n'avait pas eu le temps de regarder. Mais il va falloir le harceler, je le connais, il va me faire trainer comme ça. Il va falloir travailler avec diplomatie et patience. J'aimerais l'emmener au Musée pour lui montrer que ces métiers seraient mieux préservés là-bas que dans son sous-sol. Mais c'est quelqu'un qui vit dans le passé, il conserve pour lui mais il ne transmet pas.

Et au moment de la succession, les enfants de ces personnes font tout partir à la casse car eux ne voient pas la valeur de ces objets.

L'atelier de notre peignier si on veut exposer ses machines, il va falloir le déplacer. Il a tout stocké dans son sous-sol, impossible d'emmener du public, je n'imagine même pas comment il faisait pour travailler dedans. Le problème de conserver, c'est qu'il faut savoir où stocker et qui devient le responsable de ce matériel. Au moment où mon activité a stoppé, je ne savais pas quoi faire du matériel de mon atelier, je n'ai pas eu de solutions.

Quand je me suis arrêté, c'est là que j'avais parlé de faire une annexe du musée de Saint-Étienne à Bourg-Argental. Mais le problème, c'est que Bourg ne dépend pas de Saint-Étienne. Saint-Julien-Mo-lin-Molette non plus.

Il pourrait y avoir un espace comme le Musée des Tresses et des Lacets à la Terrasse sur Dorlay. Mais ce qui m'ennuie c'est que des fabricants de peignes à tisser, dans le Pilat, il n'y en a jamais eu du côté du Gier.

Nous filmons le canetage, le montage d'un métier à tresses et le ferrage des lacets. Durant cette journée, Michel Linossier partage avec nous son expérience du tissage et des machines de canetage.

Nous commençons par la captation de la préparation des canettes destinées aux métiers à tresses, sur la canetière.



Michel

Il y a des pièces qui ne me semblent pas nécessaires sur cette canetière. J'ai vu des dérives dans mon métier, au fil du temps, tu as quelqu'un qui est embêté avec quelque chose qui ne marche pas bien, il faut qu'il se débrouille tout seul mais il n'a pas la connaissance technique, donc il pallie en bricolant sa machine. Par exemple, ici, il a mis un bout de scotch sur la broche, ce qui au final empêche l'axe de tourner régulièrement. Et après, ça empiète car tout le monde, par mimétisme, recopie sans en avoir l'utilité.

Ensuite, nous filmons la découpe de la plaque de métal en vue du ferrage des lacets. Jacqueline nous montre ensuite le placement des canettes sur le fuseau. Puis le placement du fuseau sur chacune des poupées du métier à tresses.

On est une génération où l'on voyait travailler les gens donc on savait faire. Mon métier était hyper technique, mais il reste peu de traces. C'était un métier peu connu, c'est simple même ceux qui avaient besoin de moi ne le connaissait pas. Mais ce métier, je savais le faire, je ne l'ai jamais appris, car tout petit je jouais dans l'atelier et je regardais les ouvriers travailler. Je suis incapable de l'expliquer, j'en étais imprégné à un point que même moi je n'imaginais pas. Je ne m'en rendais pas compte quand je faisais mon métier.

Et puis, quand tu baignes dans les ateliers de textile depuis petit tu développes des mécanismes.

C'est pour ça que quand j'arrive dans un atelier, instantanément je sais me débrouiller, je comprends la mécanique, si il y a de la graisse quelque part j'ai envie de bidouiller. Souvent, je me réfère à des machines que j'avais chez moi et je déduis ce qu'il faut faire. Ce sont des métiers où l'observation, le bricolage et la compréhension de la mécanique sont très importants. Une machine sous vitrine c'est triste.

Je n'avais jamais vu la fabrication de tresses. J'ai découvert cette technique quand j'ai commencé à travailler au Musée d'Art et d'Industrie de Saint-Étienne. Je sais certaines choses par déduction grâce à mon métier, et à force de faire des démonstrations au public j'ai appris certains gestes.

Pour le remettage, j'ai conçu un programme informatique qui permettait de faire toutes les fiches de travail pour le remettage et pour le peigne. Côté remettage, j'étais plus pointu que Franck Trouiller sur le côté technique, mais je n'ai jamais été capable de passer un fil.

Je n'ai jamais été capable de passer un fil pour faire un remettage, parce que j'avais des ouvrières qui le faisaient et parce que c'est une dextérité manuelle que je n'avais pas. Il y a un doigté, il y a une habitude. Il faut avoir des mains très douces, mon gros problème c'était que j'avais de la cale aux mains à force de travailler le métal. Elles, elles avaient les doigts poncés par le fil.

Si je touchais la nappe de fils, elle se collait à mes doigts. Les filles me disaient « surtout tu ne touches à rien ! ». Par contre, j'ai mis au point des techniques performantes pour gagner du temps. J'avais la même technique de remettage que celle de Franck Trouiller, la technique stéphanoise. Mais par exemple, lui pour passer ses fils, il compte toutes ses mailles, moi j'avais mis des compteurs, c'était tout en automatique.

Nous finissons les captations avec Jacqueline et Didier vers onze heure. Je fais le trajet de retour pour Saint-Julien-Molin-Molette avec Michel. Dans la voiture, il me raconte des anecdotes sur les tensions entre fabricants de peignes et tisseurs au moment des fermetures des usines. Puis nous discutons des différents métiers encore présents dans le Pilat.

Michel

Tous les métiers relatifs à la préparation du tissage ont presque disparu du territoire. Ceux qui sont encore présents ne vont pas perdurer longtemps.

Par exemple, les passementiers de Jonzieux n'ont plus de production. Ils sont très âgés et tiennent un musée chez eux pour continuer à faire des démonstrations de leur savoir-faire sur métier jacquard mais leur âge devient un vrai problème. L'autre jour, il fallait passer des fils et ça a été vraiment difficile pour eux, ils ont perdu leur dextérité et ils sont à côté de la plaque.

Le moulinage du fil aussi va disparaître, il n'y a pas de reprise. Le problème du moulinage, c'est qu'il n'est plus question d'en faire une activité rémunératrice. Le moulinage Barou vend encore quelques bobines de fil à des connaisseurs alors qu'il a arrêté son activité, mais je ne suis pas sûr qu'il vende assez pour être rentable. Il travaillait beaucoup sur de l'innovation pour du textile technique, avec du kevlar, du fil de verre, de la soie... Il est à la retraite maintenant. Il a conservé des anciens moulins et accueille des visiteurs pour transmettre son histoire. Il a aussi développé sa marque de foulards de soie, Lyre. Je crois que c'est plutôt le côté artistique qui l'intéresse maintenant. Je connais un gareur, Marc Duclos, son père lui-même était gareur mais vu son niveau de connaissances, il était ingénieur-textile. Il est allé à l'école de tissage puis il s'est formé sur le tas. Des écoles du tissage, à ma connaissance, il y avait Saint-Étienne et Lyon, beaucoup de gens apprenaient en se formant directement dans les usines. Marc Duclos est à la retraite depuis quatre-cinq ans. Il doit avoir 64 ans. Là où il travaillait, quelqu'un est venu le remplacer mais il n'a pas eu le temps de lui transmettre son savoir, ça doit être un peu compliqué pour l'entreprise. En dernier lieu, il travaillait dans une entreprise sur Bourg-Argental, l'ex Société Textile Bourguisane, devenue TissTech. Cette entreprise s'est spécialisée dans des productions textiles très spécifiques. Il a travaillé dans presque toutes les usines, on l'embauchait sans discuter. Il a appris à travailler sur métier jacquard. Et il était, ce n'est pas péjoratif, « simple gareur ». Il aurait eu les moyens techniquement de monter sa boîte, mais la gestion ne l'intéressait pas du tout.

Les gareurs ne touchaient pas le tissu, ils avaient toujours les doigts dans la graisse. C'est pour ça que la chaîne des métiers à tisser, une fois passée à l'ourdissoir et positionnée sur l'ensouple, était emballée dans du papier. Pour que les gareurs, quand ils la positionnaient à l'arrière du métier ne tâchent pas les fils. De toute façon, comme moi, les gareurs avaient les mains trop abîmées pour manipuler les fils. À l'inverse, les ouvrières ne réglait pas les machines et ne devaient pas se salir.

Il n'y a plus de tournage sur bois non plus. À Bourg-Argental, il y avait un tourneur spécialisé dans les canettes, les roquets, les bobines, toute la tournerie et les outils liés au tissage... Il a arrêté il y a 40 ans.



C'était le papa d'un monsieur qui fait de l'affûtage aujourd'hui. Michel Gaucher, il était sur la route de Graix, à la sortie de Bourg-Argental. L'ancienne usine a été transformée en logement. Avant, ils y avaient tous les ateliers et sa maison d'habitation. Je ne sais pas comment il réalisait les canettes, s'il il avait un gabarit...J'y suis beaucoup allé gamin, mais je ne me souviens pas vraiment des ateliers. Il y avait aussi une grande cheminée qui a été écroulée.

Quand l'usine a fermé, les nouveaux propriétaires, les Rouchouz, ont découvert deux turbines dans le sous-sol. Les turbines tournent encore. Mais le propriétaire ne peut pas faire visiter au public car tout est encore dans son jus, les interrupteurs sont d'origine, tu peux te prendre de l'électricité. Ceci dit, j'ai connu la même chose petit, quand je jouais avec ma frangine dans l'atelier de mon père. On savait qu'il ne fallait pas toucher la scie circulaire qui était sans protection au bout d'un arbre relié à une courroie. On passait entre les courroies mais on ne touchait à rien.

Dans les usines, les courroies transmettent le mouvement de l'axe – l'arbre - au mécanisme de chaque métier. Avant l'apparition des moteurs électriques, toutes les machines fonctionnaient avec ce système grâce à un arbre principal entraîné par une roue à aube puis par une machine à vapeur. Pour fabriquer les courroies, on utilise une machine avec des mâchoires pour couper la courroie à la longueur voulue. On perce et on ferre chaque extrémité du cuir avec des agrafes triangulaires. On imbrique les agrafes des deux extrémités ensembles. Et pour bloquer, on passe un boyau de chat dans l'interstice entre les deux. Comme ça tu pouvais démonter ta courroie. On a appris, enfant, en regardant et en testant. Celui qui était trop con pour comprendre, c'était la sélection naturelle.

Je connais aussi quelques tisseuses, on peut retrouver leurs témoignages dans le film qui a été tournés à Bourg-Argental il y a plusieurs années. J'ai aussi des films autour des différents métiers du Pilat, le moulinage, la fabrication de peigne, la passementerie, le tissage, la broderie lyonnaise. Certaines tisseuses sont aussi dans le film tourné à Saint-Julien-Molin-Molette, Mélancolie Ouvrière.

Nous arrivons à Saint-Julien. Avant de partir, nous faisons un troc de témoignages et vidéos d'archives : Michel m'enverra des contacts de tisseuses et gareurs, et le film autour de la fabrication du peigne en échange des films glanés autour du remettage. Michel me propose une visite guidée des fonds Musée de Saint-Étienne cet été.

Je fais le marché et rejoins la maison. La boulangerie a fermé. Demain, avec Didier et Carole, nous visitons l'entreprise de broderie lyonnaise sur tûle Goutarel, à Chavanay. Rendez-vous à la maison du Parc, 8h30. Je ferai du co-voiturage avec la secrétaire du Parc, Isabelle Aulagnier, qui habite à Saint-Julien-Molin-Molette. Son père était gareur, sa mère tisseuse, et elle a elle-même travaillé en tant que secrétaire dans une entreprise de tissage à Maclas, les soieries du Limony, aujourd'hui fermée.

